

**T. ADORNO - K. POPPER**  
**DE VIENNE A FRANCFORT**  
**la querelle allemande**  
**des sciences sociales**

Selon Adorno la « controverse sur le positivisme » désigne la discussion de principe toujours en cours actuellement sur la « logique des sciences sociales ». Les rapports présentés par Karl R. Popper sur les problèmes théoriques et méthodologiques de la sociologie et par Theodor W. Adorno sur la théorie critique de la dialectique, lors d'une séance de travail de la Société Allemande de Sociologie à Tübingen en 1961, forment le noyau de cristallisation, à partir duquel la discussion longtemps demeurée subliminaire s'étend et touche non seulement les sciences sociales mais tous les domaines et les modifie en théorie et en pratique. Lorsque Adorno objecta à Popper: « le renouement à une théorie critique de la Société est une démission: on n'ose plus penser l'ensemble, parce que l'on désespère de le changer », on y aperçoit la contradiction non résolue, selon laquelle à une cognition purement scientifique peut se trouver lié un progrès dans la non liberté, tandis que dans le concept emphatique de Vérité, il faut introduire aussi l'organisation viable de la Société. Toutes les sciences, depuis l'écologie jusqu'aux recherches sur la paix, de la sociographie à la théorie des systèmes, doivent s'intégrer et s'aligner d'après cette contradiction. La controverse sur le positivisme se présente dès à présent comme le concept essentiel et le signe de toute une époque scientifique.

collection  
textes

**T. ADORNO - K. POPPER**  
**DE VIENNE A FRANCFORT**  
**la querelle allemande**  
**des sciences sociales**

*Handwritten text in German, partially obscured by a stamp.*

**THEQUE  
SEC  
LET  
RE  
BIBLI**

**EDITION  
COMPL**

volonté considérée comme vérité qui serait en soi, par exemple sous forme de 'valeurs' postulées. Un tel procédé serait toujours affligé du même arbitraire que l'instauration de l'opinion généralisée en tant que ce qui vaut objectivement : au cours de l'histoire — depuis Robespierre — l'établissement par décret de la *volonté générale* a fait peut-être plus de mal que l'acceptation dépourvue de concept de la *volonté de tous*. C'est seulement l'analyse immanente qui permet de sortir de l'alternative fatale; il s'agit de l'analyse de l'unanimité ou de la discordance de l'opinion en soi et dans son rapport avec la chose, mais non pas de l'antithèse abstraite entre quelque chose qui vaut objectivement et l'opinion. L'opinion ne doit pas être rejetée avec l'orgueil de Platon, mais sa non-vérité doit découler de la vérité : il faut, finalement, dériver à partir du rapport social fondamental [*Tragende*], la non-vérité propre de l'opinion. D'autre part cependant, l'opinion moyenne ne représente pas une valeur d'approximation de la vérité, mais elle représente, sur le plan social, une illusion moyenne. A cette illusion participe ce qui apparaît à la recherche sociale non réfléchie comme son *ens realissimum*, ce qu'elle interroge, les Sujets. Leur propre nature, leur être-sujet, dépend de l'objectivité, des mécanismes auxquels ils obéissent et qui constituent leur concept. Mais le concept ne se laisse déterminer que lorsqu'on se rend compte qu'il y a dans les faits mêmes une tendance qui les dépasse. Telle est la fonction de la philosophie dans la recherche sociale empirique. Si elle est faussée ou réprimée, alors les faits sont simplement reproduits, et une telle reproduction est en même temps une corruption des faits en idéologie.

Traduction E. SZNYCER, M. VAN BERCHEM.

KARL R. POPPER

## La logique des sciences sociales

RAPPORT AUX JOURNÉES DE TÜBINGEN

Je me propose de commencer cet exposé sur la logique des sciences sociales par deux thèses qui énonceront l'opposition entre notre savoir et notre non-savoir.

*Première thèse* : Nous savons une foule de choses. Non seulement beaucoup de détails d'un intérêt intellectuel douteux, mais des choses d'un intérêt pratique considérable et qui, surtout, nous fournissent aussi une compréhension théorique profonde et une intelligence étonnante du monde.

*Deuxième thèse* : Notre ignorance est illimitée et dégraisante. C'est même précisément ce progrès stupéfiant des sciences naturelles (auquel fait allusion ma première thèse) qui nous ouvre sans cesse les yeux sur notre propre ignorance et ce, dans le domaine des sciences naturelles elles-mêmes. L'idée socratique du non-savoir a pris par là une toute autre tournure. A chaque pas en avant, à chaque problème que nous résolvons, nous ne découvrons pas seulement des problèmes nouveaux et non-résolus; nous découvrons également que, là même où nous nous imaginions fouler un sol ferme et sûr, tout était en réalité instable et vacillant.

Mes deux thèses sur le savoir et le non-savoir ne sont naturellement contradictoires qu'en apparence. Leur contradiction apparente provient

principalement du fait que le mot « savoir » est employé dans la deuxième thèse dans un sens quelque peu différent de celui de la première thèse. Mais ces deux significations sont aussi importantes l'une que l'autre et ces deux thèses ont une égale importance; c'est ce que je voudrais souligner dans ma troisième thèse.

*Troisième thèse* : Toute théorie de la connaissance a une tâche d'une importance fondamentale, qui en constitue peut-être même la pierre de touche décisive: tenir compte à la fois de nos deux premières thèses en explicitant les rapports entre notre étonnant savoir, qui va sans cesse croissant, et notre conscience sans cesse croissante qu'en vérité nous ne savons rien.

Pour peu qu'on y réfléchisse un instant, il va presque de soi que la logique de la connaissance doit avoir pour point d'ancrage la tension entre savoir et non-savoir. Une conséquence importante de cette idée est formulée dans ma quatrième thèse. Mais avant de passer à celle-ci, je voudrais m'excuser pour les nombreuses thèses qui sont encore à venir. L'excuse que j'invoque, c'est que l'on m'a suggéré de présenter cet exposé sous forme de thèses [afin de permettre au co-rapporteur de présenter ses contre-thèses critiques de manière plus percutante]. Cette incitation m'a été très utile, encore que cette forme puisse créer sans doute une impression de dogmatisme. Voici donc ma quatrième thèse.

*Quatrième thèse* : Pour autant que la science ou la connaissance puissent commencer quelque part, on peut dire ce qui suit: la connaissance ne commence pas par des perceptions ou des observations, par une collection de données ou de faits, mais bien par des *problèmes*. Pas de savoir sans problèmes — mais aussi pas de problème sans savoir. Ceci signifie que la connaissance commence par la tension entre savoir et non-savoir: pas de problème sans savoir — pas de problème sans non-savoir. Car tout problème surgit par la découverte que quelque chose dans notre savoir supposé n'est pas tout à fait en ordre; ou encore, en termes logiques, par la découverte d'une contradiction interne entre notre savoir supposé et les faits; ou, exprimé d'une façon peut-être plus correcte encore, par la découverte d'une contradiction apparente entre notre savoir supposé et les faits supposés.

Contrairement à mes trois premières thèses, qui, par leur caractère abstrait, donnent peut-être l'impression d'être quelque peu éloignés de mon thème, la logique des sciences sociales, je dirais de ma quatrième thèse qu'elle nous a amenés au coeur même de notre débat. Ce qui peut être formulé comme suit dans ma cinquième thèse.

*Cinquième thèse* : Tout comme les autres sciences, les sciences sociales peuvent être fructueuses ou infructueuses, intéressantes ou insipides, fécondes ou stériles, en raison directe de l'importance ou de l'intérêt des problèmes traités et naturellement aussi en raison directe de l'honnêteté, de la

rectitude et de la simplicité avec lesquelles ces problèmes sont abordés. Tout ceci n'est du reste pas forcément limité à des problèmes théoriques. Des problèmes pratiques tels que le problème de la pauvreté, de l'analphabétisme, de l'oppression politique et de l'imprécision du droit ont été des points de départ importants de la recherche en sciences sociales. Mais ces problèmes pratiques ont conduit à la réflexion, à la théorisation, et par là aux problèmes théoriques. Dans tous les cas, sans exception, c'est le caractère et la qualité du problème — en même temps, bien sûr, que la hardiesse et l'originalité de la solution proposée — qui déterminent la valeur ou l'absence de valeur d'une élaboration scientifique.

C'est donc toujours le problème qui est le point de départ. L'observation ne devient une sorte de point de départ que si elle révèle un problème; ou, en d'autres termes, que si elle nous surprend, si elle nous montre que quelque chose dans notre savoir, dans nos attentes ou dans nos théories n'est pas tout à fait en ordre. Les observations ne conduisent donc à des problèmes que si elles entrent en conflit avec certaines de nos attentes conscientes ou inconscientes. Ce qui dans ce cas constitue le point de départ du travail scientifique, ce n'est pas tant l'observation pure et simple que l'observation dans sa signification spécifique — c'est-à-dire précisément l'observation qui crée un problème.

Par là, je suis désormais en mesure de formuler ma *thèse principale*, qui constituera la sixième thèse. Voici en quoi elle consiste.

*Sixième thèse* (thèse principale) :

a) La méthode des sciences sociales aussi bien que des sciences physiques et naturelles consiste à mettre à l'épreuve des essais de solution de leurs problèmes, c'est-à-dire des problèmes qui constituent leur point de départ.

Des solutions sont proposées et critiquées. Lorsqu'un essai de solution n'est pas accessible à la critique factuelle [Sachlich], il est éliminé du même coup comme non-scientifique, même si ce n'est peut-être que provisoire.

b) Lorsqu'il est accessible à une critique factuelle, nous tentons de le réfuter: car toute critique consiste en tentatives de réfutation.

c) Lorsqu'un essai de solution est réfuté par notre critique, nous faisons un autre essai.

d) Lorsqu'un essai de solution résiste à la critique, nous l'acceptons provisoirement. Nous l'acceptons surtout comme méritant d'être discuté et critiqué plus avant.

e) La méthode de la science est donc une méthode dans laquelle un essai (ou une idée) de solution mis en avant sont contrôlés par la critique la plus implacable. C'est une mise en oeuvre critique de la méthode par essais et erreurs (« trial and error »).

f) Ce qu'on appelle objectivité de la science réside dans l'objectivité de la méthode critique. Ceci signifie avant tout qu'aucune théorie n'est soustraite à la critique et que les instruments logiques de la critique — la catégorie de la contradiction logique — sont objectifs.

On pourrait peut-être résumer comme suit l'idée fondamentale que contient ma thèse principale :

*Septième thèse* : La tension entre savoir et non-savoir conduit à des problèmes et à des essais de solution. Mais cette tension n'est jamais dépassée. Car il apparaît que notre savoir ne consiste jamais qu'en des suggestions provisoires de solution. Il implique donc principalement la possibilité de se révéler plus tard avoir été une erreur, et donc une ignorance. La seule forme de justification de notre savoir n'est à nouveau que provisoire : elle consiste dans la critique, ou, plus précisément, dans le fait que nos essais de solutions semblent *jusqu'ici* résister à notre critique la plus impliyable.

Il n'existe aucune justification positive, c'est-à-dire aucune justification qui dépasserait cette situation. En particulier, on ne peut démontrer le caractère probable de nos essais de solution (au sens du calcul des probabilités).

Ce point de vue pourrait peut-être être appelé *criticisme* (en un sens voisin de Kant) (NDT, 1).

Afin de préciser davantage le contenu de ma thèse principale et son importance pour la sociologie, il convient de lui opposer certaines autres thèses provenant d'une méthodologie largement répandue qui est souvent avalée en toute inconscience.

Tel est le cas, par exemple, de ce naturalisme ou scientisme méthodologique erroné et déplacé, qui exige des sciences sociales qu'elles apprennent enfin des sciences de la nature ce qu'est la méthode scientifique.

En effet, ce naturalisme déplacé pose des exigences du genre : commence par des observations et des mesures, soit, par exemple, par des enquêtes statistiques ; passe alors par induction aux généralisations et à la formation de théories. De cette manière tu approcheras de l'idéal de l'objectivité scientifique, pour autant que ce soit possible dans le domaine des sciences sociales. Tu dois être conscient du fait que l'objectivité est bien plus difficile à atteindre dans les sciences sociales que dans les sciences naturelles (pour autant qu'elle puisse jamais être atteinte). Car objectivité signifie absence de jugement de valeur [*Wertfreiheit*], et celui qui pratique les sciences sociales ne peut s'émanciper que dans des cas rarissimes des valeurs de la couche sociale à laquelle il appartient pour parvenir à un certain degré de neutralité [*Wertfreiheit*] et d'objectivité.

A mon sens, chacune des propositions que je viens d'attribuer à ce naturalisme fourvoyé est radicalement fautive, repose sur un mythe pur et simple : mythe qui n'est hélas que trop répandu et que trop funeste, du caractère inductif de la méthode des sciences naturelles, et qui induit en erreur sur le caractère de l'objectivité scientifique. Je me propose pour suivre de mettre à profit une petite partie du temps précieux qui m'a été dévolu pour critiquer ce naturalisme fourvoyé (NDA, 1).

Même s'il est vraisemblable qu'un grand nombre de sociologues rejettent l'une ou l'autre des thèses que j'ai attribuées à ce naturalisme déplacé, il n'en

reste pas moins qu'il a conquis aujourd'hui (NDA, 2) une position dominante dans le domaine des sciences sociales, du moins dans les pays anglosaxons, et sauf en économie. Ce sont les symptômes de cette victoire que j'examinerai dans ma huitième thèse.

*Huitième thèse* : Alors qu'avant la deuxième guerre mondiale, la sociologie était encore considérée comme une science théorique universelle — comparable peut-être à la physique théorique — tandis que l'anthropologie sociale était envisagée comme une sociologie appliquée à des sociétés particulières, les sociétés primitives, ce rapport, de manière étonnante, s'est complètement renversé aujourd'hui. L'anthropologie sociale, appelée aussi ethnologie, est devenue une science sociale universelle, et il semble que la sociologie se résigne de plus en plus à devenir un petit secteur de l'anthropologie sociale, à savoir une anthropologie sociale appliquée à une forme de société très particulière : l'anthropologie des sociétés hautement industrialisées d'Europe occidentale. Pour le redire en bref : le rapport entre sociologie et anthropologie s'est complètement inversé. L'anthropologie sociale est passée du statut de science sociale appliquée à celui de science fondamentale, et l'anthropologie, jadis homme de terrain modeste et quelque peu myope, est devenu un théoricien social aux vues vastes et profondes, une sorte de psychologue social des profondeurs. Quant au sociologue théoricien de jadis, il peut s'estimer heureux de trouver à se recaser comme homme de terrain et spécialiste chargé d'observer et de décrire les totems et tabous des indigènes de race blanche d'Europe occidentale et des Etats-Unis.

Toutefois, il ne faut pas prendre trop au sérieux ce tournant dans le destin des sociologues : et d'abord parce qu'une chose en soi telle qu'une discipline scientifique n'existe tout simplement pas. Cette idée est formulée dans ma thèse numéro neuf.

*Neuvième thèse* : Ce qu'on appelle discipline scientifique n'est rien d'autre qu'un conglomérat de problèmes et d'essais de solution, qui a été délimité et construit artificiellement. Seuls existent réellement les problèmes et solutions (NDT, 2), et les traditions scientifiques.

En dépit de cette neuvième thèse, le renversement complet des relations entre sociologie et anthropologie est extrêmement intéressant, non pas en raison des disciplines et de leurs appellations, mais parce qu'il est l'indice d'une victoire d'une méthode qui prétend faussement venir des sciences naturelles. J'en arrive ainsi à ma thèse suivante.

*Dixième thèse* : La victoire de l'anthropologie est la victoire d'une méthode soi-disant observatrice, soi-disant descriptive, soi-disant plus objective, et donc conforme en apparence à la méthode des sciences naturelles. C'est une victoire à la Pyrrhus : encore une victoire de ce genre et nous sommes perdus, anthropologues aussi bien que sociologues.

Ma dixième thèse, je l'admets volontiers, est formulée de manière un peu

trop cinglante. Il me faut reconnaître en premier lieu que l'anthropologie sociale a engrangé toute une foule de découvertes intéressantes et importantes, et que c'est l'une des sciences sociales les plus fructueuses. Et je suis prêt à admettre également qu'il peut être hautement fascinant et intéressant pour nous autres Européens de nous regarder nous-mêmes à notre tour à travers les lunettes de l'anthropologie sociale. Mais, même si ces lunettes sont peut-être plus colorées que d'autres, elles ne sont pas plus objectives, loin de là. L'anthropologue n'est pas cet observateur de Sirius qu'il s' imagine souvent être et dont il cherche souvent à revêtir le rôle social, non sans y trouver plaisir. Et il n'y a pas de raison non plus de supposer qu'un habitant de Sirius nous verrait plus « objectivement » que nous-mêmes, par exemple, nous nous voyons.

Dans cet ordre d'idées, j'aimerais raconter une histoire qui représente un cas extrême, sans doute, mais nullement unique. Il s'agit d'une histoire vraie, encore que cela n'ait aucune importance en l'occurrence. Si cette histoire devait vous paraître par trop invraisemblable, alors je vous demanderais de la prendre comme une histoire inventée, comme une illustration librement imaginée pour faire comprendre un point important au moyen d'une exagération grossière.

Je participais il y a quelques années à une réunion de discussion de quatre jours, organisée à l'initiative d'un théologien, et à laquelle prenaient part des philosophes, des biologistes, des anthropologues et des physiciens, un ou deux représentants pour chaque discipline, ce qui faisait à peu près huit participants en tout. Le thème était 'Science et Humanisme'. Après avoir surmonté quelques difficultés de départ et éliminé une tentative pour nous impressionner par une « profondeur sublime » (*erhabene Tiefe*) est un terme de Hegel qui n'a pas vu qu'une profondeur sublime n'était rien d'autre qu'une platitude) (NDT, 3), la discussion réussit, grâce aux efforts conjoints de quatre à cinq participants, à atteindre au bout de trois jours un niveau inhabituellement élevé. Notre colloque avait atteint ce stade — c'était du moins mon impression — où nous avions tous le sentiment joyeux d'apprendre quelque chose les uns des autres. En tout cas, nous étions tous en plein dans le vif du sujet lorsque l'anthropologue présenta la parole.

« Vous vous serez sans doute demandé », dit-il à peu près, « pourquoi je n'ai pas encore dit un mot au cours de cette réunion. Cela tient au fait que je suis un observateur. En ma qualité d'anthropologue, je ne suis pas tant venu ici pour participer à votre comportement verbal que pour l'étudier. C'est donc ce que j'ai fait. Absorbé par cette tâche, je n'ai pas toujours pu suivre le contenu factuel de vos controverses. Mais, lorsqu'on a comme moi étudié des milliers de groupes de discussion, on sait que l'important n'est pas vraiment le quoi, l'objet du débat. Nous autres anthropologues », dit-il, ceci est presque littéral (pour autant que je m'en souviens) (NDT, 4), « apprenons à considérer ce genre de phénomènes sociaux de l'extérieur, d'un point de vue plus objectif. Ce qui nous intéresse, c'est le comment, c'est par exemple la manière dont l'un ou l'autre participant essaie de dominer le

groupe et comment ses tentatives sont repoussées par les autres, soit par un participant isolé, soit par la formation d'une coalition, comment, après quelques tentatives de ce genre, il s'établit un ordre hiérarchique, et donc un équilibre de groupe et un rituel collectif de verbalisation. Ce sont des phénomènes qui se répètent toujours de manière fort semblable, quelle que soit la diversité apparente des questions mises à l'ordre du jour ».

Nous avons écouté jusqu'au bout notre anthropologue venu de Sirius, et je lui ai alors posé deux questions : d'abord, s'il avait des remarques à faire sur le contenu et le résultat de nos discussions, ensuite, s'il ne croyait pas qu'il existe quelque chose comme des raisons ou des arguments objectifs, qui peuvent être valables ou non valables. Il répondit qu'il avait dû se concentrer trop sur l'observation de notre comportement de groupe pour pouvoir suivre en détails le contenu de nos débats. De plus, il aurait mis en péril son objectivité, il aurait pu être impliqué dans ces débats et s'il avait fini par se laisser aller tout à fait, alors il serait devenu l'un de nous, et c'en était fait de son objectivité. Du reste, il avait appris à ne pas juger le contenu littéral des comportements verbaux (il avait constamment à la bouche les expressions 'verbal behaviour' et 'verbalization') et à ne pas leur attacher trop d'importance. L'important pour lui, disait-il, c'était la fonction sociale et psychologique de ce comportement verbal. Et il ajoutait : « Si certains arguments ou certaines raisons peuvent vous faire impression, à vous qui participez à une discussion, ce qui compte pour nous, c'est le fait que vous puissiez vous impressionner ou vous influencer mutuellement par de tels moyens ; et ce qui compte bien entendu avant tout, ce sont les symptômes de cette influence. Nous nous intéressons à des notions telles que l'insistance, l'hésitation, le fléchissement et l'acquiescement. En ce qui concerne le contenu effectif de la discussion, il me nous intéresse absolument pas, sinon quant à la distribution des rôles, au jeu dramatique comme tel. Et pour ce qui en est des soi-disant arguments, ils ne sont évidemment que les autres. C'est une pure illusion subjective de croire que l'on peut faire une distinction nette entre les arguments et les autres verbalisations visant à influencer ; de même, entre arguments objectivement valables et objectivement non-valables. Tout au plus pourrait-on classer les arguments selon qu'ils sont *acceptés* comme valables ou comme non-valables à l'intérieur de certains groupes à certaines époques. L'élément temps se manifeste aussi du fait que les soi-disant arguments qui ont été acceptés dans un groupe de discussion tel que celui-ci pourront néanmoins être attaqués ou rejetés par la suite par l'un des participants ».

Je ne poursuivrai pas plus loin la relation de cet incident. J'imagine qu'il sera inutile de souligner dans le cercle présent que l'attitude quelque peu extrême de mon ami anthropologue était influencée, en ce qui concerne son origine dans l'histoire des idées, non seulement par l'idéal d'objectivité du behaviourisme, mais aussi par certaines idées qui ont germé sur le sol allemand. Je songe au relativisme universel : relativisme historique qui croit

qu'il n'y a pas de vérité objective, mais seulement des vérités valables pour tel ou tel siècle, ou relativisme sociologique qui enseigne qu'il existe des vérités ou des sciences valables pour tel ou tel groupe ou telle classe, par exemple une science prolétarienne et une science bourgeoise. Je crois en outre que ce qu'on appelle la sociologie de la connaissance porte une responsabilité pleine et entière dans la préhistoire des dogmes de mon ami anthropologue.

Même si, j'en conviens, mon ami anthropologue a adopté au cours de ce colloque une position extrême, celle-ci n'est pourtant ni isolée ni insignifiante, surtout si on lui apporte quelques nuances.

Mais elle est *absurde*. Etant donné que je me suis livré ailleurs à une critique approfondie du relativisme historique et de la sociologie de la connaissance (NDT, 5), je renoncerais ici à critiquer cette position. Je me contenterai de discuter brièvement la conception naïve et erronée de l'objectivité scientifique sur laquelle elle repose.

*Onzième thèse* : Il est totalement erroné de supposer que l'objectivité de la science dépend de l'objectivité de l'homme de science. Et il est totalement erroné de croire que celui qui pratique les sciences de la nature serait plus objectif que celui qui pratique les sciences sociales. Celui qui pratique les sciences de la nature est tout aussi partial que les autres hommes, et, à moins qu'il ne fasse partie de cette minorité qui produit constamment des idées nouvelles, il est malheureusement courant qu'il soit d'une partialité extrême pour les idées qu'il défend. Certains des physiciens contemporains les plus éminents ont même fondé des écoles qui opposent une résistance acharnée aux idées nouvelles.

Ma thèse comporte cependant aussi un côté positif, qui compte davantage. Il constitue ma douzième thèse.

*Douzième thèse* : ce qu'on peut appeler objectivité scientifique repose uniquement et exclusivement sur la tradition critique qui, en dépit des résistances, rend souvent possible la critique d'un dogme qui prévaut. Autrement dit, l'objectivité de la science n'est pas une question d'individu, intéressant les hommes de science pris à part, mais une question sociale qui résulte de leur critique mutuelle, de la division du travail amicale-hostile entre scientifiques, de leur collaboration autant que de leur rivalité. Elle dépend donc partiellement d'une série de conditions sociales et politiques qui rendent cette critique possible.

*Treizième thèse* : Ce qu'on appelle la sociologie de la connaissance, qui fait reposer l'objectivité de la science sur le comportement des hommes de science pris individuellement et qui explique la non-objectivité par la position sociale des scientifiques, a complètement manqué ce point décisif, à savoir que l'objectivité repose uniquement et exclusivement sur la critique. Ce qui échappe à la sociologie de la connaissance, ce n'est rien d'autre que la

sociologie de la connaissance, c'est précisément l'aspect social de l'objectivité scientifique et sa théorisation. L'objectivité ne peut être expliquée que par des notions sociales telles que la compétition (aussi bien des hommes de science entre eux que des différentes écoles), la tradition (à savoir la tradition critique), l'institution sociale (par exemple, les publications dans différentes revues concurrentes et par différents éditeurs concurrents, les discussions lors de congrès), le pouvoir de l'Etat (le fait que la discussion libre soit politiquement tolérée).

Des détails de moindre importance, tels que la position sociale ou idéologique du chercheur, finissent de la sorte par s'éliminer d'eux-mêmes à long terme, bien qu'à court terme, ils jouent bien entendu un rôle.

De la même façon que nous avons résolu le problème de l'objectivité, nous pouvons aussi résoudre le problème de la *liberté* par rapport aux valeurs [*Wertfreiheit*] de manière beaucoup plus *libre* qu'on ne le fait habituellement.

*Quatorzième thèse* : Dans la discussion critique, nous pouvons distinguer des questions telles que : 1) La question de la vérité d'une affirmation; la question de sa pertinence, de son intérêt et de sa signification par rapport aux problèmes que nous sommes en train de traiter. 2) La question de sa pertinence, de son intérêt et de sa signification par rapport à divers *problèmes extra-scientifiques*, celui, par exemple, du bien-être humain, ceux, tout différents, de la défense nationale, d'une politique nationale agressive, du développement industriel ou de l'enrichissement personnel.

Il est évidemment impossible d'éliminer ce genre d'intérêts extra-scientifiques de la recherche scientifique, et de les empêcher d'en influencer le cours (NDT, 6). Et il est tout aussi impossible de les éliminer de la recherche dans le domaine des sciences naturelles — par exemple de la recherche physique — que dans le domaine des sciences sociales.

Ce qui est possible et important, et qui confère à la science son caractère spécifique, ce n'est pas l'élimination des intérêts extra-scientifiques, mais la distinction entre les intérêts qui ne relèvent pas de la recherche de la vérité et l'intérêt purement scientifique pour la vérité. Même si la vérité est notre principe régulateur (NDT, 7), la valeur scientifique qui prime toutes les autres, elle n'est pas la seule et unique valeur : la pertinence, l'intérêt et la signification d'une affirmation par rapport à un état de la question purement scientifique sont également des valeurs scientifiques de première grandeur et il en va de même pour des valeurs comme la fécondité, la force explicative, la simplicité et la précision.

En d'autres termes, il existe des valeurs et des non-valeurs *purement* scientifiques, et des valeurs et des non-valeurs *extra-scientifiques*. Et encore qu'il soit impossible de soustraire le travail scientifique aux applications et évaluations extra-scientifiques, l'une des tâches de la critique et de la discussion scientifiques est de combattre la confusion des sphères de valeurs, en particulier en éliminant les évaluations extra-scientifiques des *questions de vérité*.

Ceci ne peut évidemment pas être réalisé une fois pour toutes par décret; cela restera une des tâches permanentes de la critique scientifique mutuelle. La pureté de la science pure est un idéal probablement impossible à atteindre, mais pour lequel la critique se bat sans relâche, et doit se battre sans relâche.

En formulant cette thèse, j'ai présenté comme pratiquement impossible de bannir les valeurs extra-scientifiques du fonctionnement de la science. Il en va comme de l'objectivité: nous ne pouvons pas enlever à l'homme de science sa partialité sans lui enlever du même coup son humanité. De même, nous ne pouvons pas interdire ou détruire ses jugements de valeur sans le détruire à la fois comme homme *et comme homme de science*. Nos motifs et nos idéaux purement scientifiques, tels que l'idéal de la recherche pure de la vérité, sont profondément ancrés dans des valeurs extra-scientifiques, notamment religieuses. L'homme de science 'objectif' et 'détaché de toute valeur' n'est pas l'homme de science idéal. Rien ne va sans passion, même dans la science pure. L'expression '*amour de la vérité*' n'est pas une simple métaphore.

La question n'est donc pas simplement que l'objectivité et l'absence de jugement de valeur sont pratiquement hors de portée de l'homme de science isolé, mais que l'objectivité et l'absence de jugement de valeur sont en elles-mêmes des *valeurs*. Et comme l'absence de jugement de valeur est en elle-même une valeur, l'exigence d'une absence absolue de jugement de valeur est un paradoxe. Quoique cette objection ne soit pas tellement importante, il faut tout de même remarquer que le paradoxe disparaît entièrement de lui-même si nous remplaçons l'exigence d'absence de jugement de valeur par cette exigence selon laquelle l'une des tâches de la critique scientifique doit être de mettre à jour les confusions de valeur et de séparer les questions de valeur purement scientifiques: vérité, pertinence, simplicité, etc., des questions de valeur extra-scientifiques.

J'ai essayé jusqu'ici de développer brièvement la thèse selon laquelle la méthode de la science comporte deux éléments: le choix de problèmes intéressants (NDT, 8), et nos essais de solution toujours seulement hypothétiques et provisoires. De plus, j'ai cherché à montrer, en recourant à l'exemple de deux questions de méthode très discutées des sciences sociales, que cette méthodologie critique (si je puis me permettre de l'appeler ainsi) aboutit à des résultats méthodologiques vraiment rationnels. Mais même si j'ai pu dire quelques mots au sujet de l'épistémologie et de la logique de la connaissance et présenter quelques remarques critiques sur la méthodologie des sciences sociales, je n'ai pas encore dit grand chose de positif quant à mon thème proprement dit, la logique des sciences sociales.

Je ne veux pas nous retarder en m'attardant sur les raisons pour lesquelles je considère comme important d'identifier dans un premier temps la méthode scientifique et la méthode critique. Je préfère aborder directement quelques questions et thèses purement logiques.

*Quatrième thèse*: La fonction la plus importante de la logique déductive pure est celle d'un organon de la critique.

*Seizième thèse*: La logique déductive est la théorie de la validité des déductions logiques ou des enchaînements logiques. La validité d'une inférence logique a une condition nécessaire et décisive qui peut être formulée comme suit: si les prémisses d'une déduction valable sont *vraies*, la conclusion doit aussi être *vraie*.

Ce qui peut aussi s'exprimer ainsi: la logique déductive est la théorie de la transmission de la vérité des prémisses à la conclusion.

*Dix-septième thèse*: Nous pouvons dire: si toutes les prémisses sont vraies et si la déduction est valable, alors la conclusion *doit* aussi être vraie; dès lors, si dans une déduction valable, la conclusion est fausse, il n'est pas possible que les prémisses soient toutes vraies.

Ce résultat trivial mais d'une importance décisive peut également se formuler ainsi: la logique déductive n'est pas seulement la théorie de la *transmission de la vérité* des prémisses à la conclusion, mais simultanément et inversement la théorie de la *retransmission de la fausseté* de la conclusion à l'une au moins de ses prémisses.

*Dix-huitième thèse*: La logique déductive devient ainsi théorie de la critique rationnelle. Car toute critique rationnelle procède de la manière suivante: nous cherchons à montrer que certaines conséquences inacceptables peuvent être déduites de l'affirmation soumise à la critique. Si nous réussissons à déduire logiquement d'une affirmation des conclusions inacceptables, cette affirmation est alors réfutée.

*Dix-neuvième thèse*: Dans les sciences, nous opérons avec des théories, c'est-à-dire avec des systèmes déductifs. Il y a deux raisons à cela. La première, c'est qu'une théorie, autrement dit un système déductif, est un essai d'explication et donc un essai pour résoudre un problème scientifique; la seconde raison, c'est qu'une théorie, ou système déductif, peut être critiquée rationnellement à travers ses conséquences. Il s'agit donc d'un essai de solution qui est soumis à la critique rationnelle.

Ceci concernait la logique formelle comme organon de la critique.

Deux concepts fondamentaux que j'ai employés ici appellent un bref commentaire: le concept de vérité et le concept d'explication.

*Vingtième thèse*: Le concept de vérité est indispensable au criticisme tel qu'il est développé ici. Ce que nous critiquons, c'est la prétention d'une théorie à la vérité. Ce que nous cherchons à montrer lorsque nous critiquons une théorie, c'est naturellement que cette prétention n'est pas fondée: que la théorie est fausse.

L'idée méthodologique fondamentale selon laquelle nous pouvons tirer enseignement de nos erreurs ne peut être comprise sans faire appel à l'idée régulatrice de la vérité: lorsque nous commettons une erreur, cela veut dire précisément que, selon le critère régulateur de la vérité, nous n'avons pas

atteint notre but, ni satisfait notre norme. Nous appelons un énoncé « vrai » lorsqu'il correspond aux faits ou lorsque les choses sont telles que l'énoncé les présente. Tel est le concept de vérité absolu ou objectif que chacun de nous emploie constamment. L'un des résultats les plus importants de la logique moderne est le succès éclatant avec lequel elle a réhabilité ce concept absolu de vérité.

Cette remarque laisse entendre que le concept de vérité était érodé. C'est en effet l'érosion du concept de vérité qui a donné le branle aux idéologies relativistes dominantes de notre époque.

C'est la raison pour laquelle je suis enclin à considérer la réhabilitation du concept de vérité par le logicien et mathématicien Alfred Tarski comme le résultat philosophiquement le plus important de la logique mathématique moderne.

Je ne peux naturellement pas commenter ici ce résultat: je ne puis que dire très dogmatiquement que Tarski est parvenu à expliquer, de la manière la plus simple et la plus convaincante qui se puisse imaginer, en quoi consiste l'accord d'une proposition avec les faits (NDT, 9). Or, c'est précisément la difficulté désespérée de cette question qui a conduit au relativisme sceptique — avec des conséquences sociales qu'il n'est certes pas besoin de dépeindre en ces lieux.

Le deuxième concept auquel j'ai recouru et qui nécessite un commentaire est celui d'explication, ou, plus exactement, d'*explication causale*.

Un problème purement théorique — un problème de science pure — consiste toujours à trouver une explication — l'explication d'un fait, d'un phénomène, d'une régularité remarquable, ou encore d'une exception remarquable. Ce que nous espérons expliquer, appelons-le l'explicandum. L'essai de solution, c'est-à-dire l'explication, consiste toujours en une théorie, en un système déductif qui nous permet d'expliquer l'explicandum en le rattachant logiquement à d'autres faits (ce qu'on appelle les conditions initiales). Une explication entièrement explicite consiste toujours dans la dérivation ou la dérivabilité de l'explicandum à partir de la théorie, en tenant compte des conditions initiales.

Le schéma logique fondamental de toute explication consiste donc en une inférence logique déductive, dont les prémisses se composent de la théorie et des conditions initiales, et dont la conclusion est l'explicandum (NDA, 3).

Ce schéma fondamental à un nombre étonnant d'applications. Il permet par exemple de montrer en quoi consiste la différence entre une hypothèse *ad hoc* et une hypothèse contrôlable indépendamment: il permet également, ce qui vous intéressera peut-être davantage, d'analyser logiquement de manière simple la différence entre problèmes théoriques, problèmes historiques et problèmes de science appliquée. Il s'avère notamment que la *distinction celtibre* entre sciences théoriques ou nomothétiques et sciences historiques ou idéographiques peut recevoir une justification logique pleine et entière, pour autant qu'on entende par « science » d'une manière générale une activité qui s'oriente vers un ensemble défini et logiquement distinct de problèmes.

Telles étaient les éclaircissements que je voulais apporter aux concepts logiques que j'avais utilisés.

A partir de chacun de ces deux concepts, celui de vérité et celui d'explication, on peut développer une analyse logique d'autres concepts peut-être plus importants encore pour la logique de la connaissance ou la méthodologie: le concept d'*approximation de la vérité* d'une part, et celui de *force explicative* ou de *contenu explicatif* d'une théorie d'autre part.

Ces deux concepts sont des concepts purement logiques, dans la mesure où ils peuvent être définis au moyen des concepts purement logiques de vérité d'une proposition et de contenu d'une proposition, c'est-à-dire la classe des conséquences logiques d'une théorie déductive.

Tous deux sont des concepts relatifs: même si toute proposition est simplement vraie ou fausse, il n'en reste pas moins qu'une proposition peut représenter une meilleure approximation de la vérité qu'une autre proposition. Ce sera par exemple le cas si la première proposition a « plus » de conséquences logiques fausses que la seconde. (Il est présupposé ici que les sous-ensembles vrais et faux des ensembles de conséquences des deux propositions sont comparables.) On peut alors montrer facilement pourquoi nous avons raison d'admettre que la théorie de Newton est une meilleure approximation de la vérité que celle de Kepler. De la même manière, on peut montrer que le pouvoir explicatif de la théorie de Newton est plus grand que celui de la théorie de Kepler (NDT, 10).

Nous mettons ainsi au jour des concepts logiques sur lesquels repose l'appréciation que nous portons sur nos théories et qui nous permettent de parler valablement de progrès ou de régression à propos de théories scientifiques.

J'en ai ainsi terminé avec la logique générale de la connaissance et je me propose de présenter maintenant quelques thèses concernant la logique de la connaissance particulière aux sciences sociales.

*Vingt-et-unième thèse*: Il n'existe pas de science purement observatrice, mais seulement des sciences qui théorisent, de manière plus ou moins consciente et critique. Ceci est également vrai pour les sciences sociales.

*Vingt-deuxième thèse*: La psychologie est une science sociale car notre pensée et notre action dépendent dans une large mesure de conditions sociales. Des catégories telles que (a) l'imitation, (b) le langage, (c) la famille, sont manifestement des catégories sociales; il est clair également que la psychologie de l'apprentissage et de la pensée, ainsi que la psychanalyse, par exemple, sont impossibles sans l'une ou l'autre de ces catégories sociales. La psychologie présuppose donc des concepts sociaux: nous pouvons en conclure qu'il est impossible d'expliquer entièrement la société en termes psychologiques ou de la réduire à la psychologie. La psychologie ne peut donc pas être considérée comme la science qui serait au fondement des sciences sociales.



Ce que nous ne pouvons principalement pas expliquer en termes psychologiques et que nous sommes obligés de présupposer dans toute explication psychologique, c'est l'environnement social de l'homme. Décrire cet environnement social — et ce, au moyen de théories explicatives, car, comme il a été expliqué plus haut, il n'existe pas de description pure de théorie — telle est donc la tâche fondamentale de la science sociale. Il semble approprié d'assigner cette tâche à la sociologie. C'est donc ce que je supposerais dans ce qui suit.

*Vingt-troisième thèse* : La sociologie est autonome en ce sens qu'elle peut et doit se rendre dans une large mesure indépendante de la psychologie. Abstraction faite de la situation de dépendance de la psychologie par rapport à des idées sociales (voir ma vingt-deuxième thèse) (NDT, 11), cette autonomie est due au fait que la sociologie se trouve placée sans cesse devant l'obligation d'expliquer certaines conséquences sociales non voulues et souvent même non souhaitées de l'action humaine. Un exemple : la concurrence est un phénomène social habituellement non souhaité par les concurrents eux-mêmes, mais qui peut et doit être expliqué comme une conséquence non voulue (et généralement inévitable) des actions (conscientes et délibérées) des concurrents.

Quelles que soient les explications psychologiques qu'on peut apporter aux actions des concurrents, le phénomène social de la concurrence est une conséquence sociale psychologiquement inexplicable de ces actions.

*Vingt-quatrième thèse* : La sociologie est autonome dans un deuxième sens encore, en tant que cette discipline à laquelle on a souvent donné le nom de « sociologie compréhensive » [*verstehende Soziologie*] (NDA, 4).

*Vingt-cinquième thèse* : L'examen logique des méthodes employées en économie aboutit à un résultat applicable à toutes les sciences sociales. Ce résultat montre qu'il existe dans les sciences sociales une *méthode purement objective*, qu'on peut appeler méthode de compréhension *objective* ou logique de situation. Une science sociale pratiquant la compréhension objective peut être développée indépendamment de toute idée subjective ou psychologique. Cette méthode consiste à analyser suffisamment la *situation* du sujet agissant pour pouvoir expliquer son action à partir de la situation sans faire appel à la psychologie. La compréhension objective consiste à apercevoir que l'action était objectivement *appropriée à la situation*. En d'autres termes, l'analyse de la situation est poussée si loin que des facteurs qui semblaient de prime abord d'ordre psychologique, comme par exemple les désirs, les motifs, les souvenirs et les associations, sont transformés en facteurs de situation. Un homme qui a tels ou tels désirs devient un homme dont la situation objective implique qu'il poursuivra tels ou tels buts objectifs. Et un homme qui a tels ou tels souvenirs ou associations devient un homme dont la situation objective implique qu'il soit objectivement pourvu de telles

ou telles théories ou de telle ou telle information.

Ceci nous permet donc de comprendre objectivement ses actions dans la mesure où nous pouvons dire : j'ai certes d'autres buts et d'autres théories (que Charlemagne, par exemple), mais si je m'étais trouvé dans la même situation que lui, j'aurais agi de la même façon que lui, et toi aussi, sans doute. La méthode de l'analyse de situation est donc bien une méthode individualiste, mais non psychologique, car elle élimine principalement les facteurs psychologiques et les remplace par les éléments objectifs de la situation. Je l'appelle habituellement « logique de situation » (« situational logic » ou « logic of the situation »).

*Vingt-sixième thèse* : Les explications de la logique de situation qui viennent d'être décrites sont des reconstructions rationnelles et théoriques. Elles sont archi-simplifiées et archi-schématiques, et donc généralement *fausses*. Elles peuvent toutefois avoir un important contenu de vérité et elles peuvent constituer, au sens strictement logique, une bonne approximation de la vérité, sinon même une approximation meilleure que certaines autres explications vérifiables. En ce sens, le concept logique d'approximation de la vérité est absolument indispensable aux sciences sociales qui pratiquent l'analyse de situation. Mais surtout, les analyses de situation sont rationnellement et empiriquement critiquables, et elles sont susceptibles d'amélioration. Nous pouvons par exemple trouver une lettre qui montre que la connaissance dont disposait Charlemagne différerait totalement de ce que nous avons supposé dans notre analyse, alors qu'on voit mal comment des hypothèses psychologiques et caractérotologiques pourraient être critiquées au moyen d'arguments rationnels.

*Vingt-septième thèse* : La logique de situation suppose en général un monde physique à l'intérieur duquel nous agissons. Ce monde contient par exemple des ressources physiques dont nous disposons et dont nous savons quelque chose, ainsi que des obstacles physiques dont nous savons aussi en général quelque chose (souvent pas grand chose). De plus, la logique de situation doit supposer également un monde social peuplé d'autres hommes sur les buts desquels nous savons quelque chose (souvent pas grand chose), et comprenant de surcroît des *institutions sociales*. Ces institutions sociales déterminent le caractère social spécifique de notre environnement social. Elles comprennent toutes les entités sociales du monde social, entités qui correspondent en quelque sorte aux choses du monde physique. Une épicerie, un institut universitaire, une force de police ou une loi sont en ce sens des institutions sociales. L'Église, l'État et le mariage sont aussi des institutions sociales, de même que le hara-kiri au Japon par exemple. Mais dans notre société européenne, le suicide n'est pas une institution au sens où j'emploie ce mot et où j'affirme que cette catégorie est d'importance.

C'était ma dernière thèse. Suivent encore une proposition et une courte remarque de conclusion.

THEODOR W. ADORNO

## Sur la logique des sciences sociales

RAPPORT AUX JOURNÉES DE TÜBINGEN

*Proposition* : Nous pourrions peut-être admettre provisoirement comme problèmes fondamentaux de la sociologie théorique pure la logique générale de situation et la théorie des institutions et traditions. Un tel programme engloberait des problèmes tels que ceux-ci :

- 1) Les institutions n'agissent pas, seuls les individus agissent dans ou pour des institutions. La logique générale de situation de ces actions serait la théorie des quasi-actions des institutions.
- 2) On pourrait édifier une théorie des conséquences institutionnelles, vultes et non vultes, des actions visant une fin subjective. Ceci pourrait conduire également à une théorie de l'origine et du développement des institutions.

Pour conclure, une dernière remarque. Je crois que la théorie de la connaissance n'est pas seulement importante pour les différentes sciences, mais aussi pour la philosophie. Le malaise religieux et philosophique de notre époque, lequel à coup sûr nous concerne tous, est dans une très large mesure un malaise épistémologique. Nietzsche l'a appelé le nihilisme européen et Benda la trahison des clercs. Je voudrais le caractériser comme une conséquence de la découverte socratique que nous ne savons rien, c'est-à-dire que nous ne pouvons jamais justifier rationnellement nos théories. Mais cette découverte importante qui, entre bien d'autres malaises, a produit notamment celui de l'existentialisme, n'est qu'une demi-découverte, et le nihilisme peut être surmonté. Car même si nous ne pouvons pas justifier rationnellement nos théories, ni même en démontrer le caractère probable, nous pouvons les critiquer rationnellement. Et nous pouvons distinguer les meilleures théories des pires :

C'était du reste une chose connue, dès avant Socrate, par le vieux Xénophane, lorsqu'il écrivait :

*Les dieux n'ont pas tout dévoilé d'emblée aux mortels,  
Mais au fil du temps en cherchant nous trouvons du meilleur.* (NDA, 5)  
(NDT, 12).

Traduction J. DEWITTE.

L'auteur du contre-rapport a généralement le choix entre deux attitudes : le pédantisme et le parasitisme. J'aimerais pour commencer remercier monsieur Popper de m'avoir épargné ce genre de situation inconfortable. J'enchaînerais volontiers mon exposé sur ce qu'il vient de dire, sans remonter à Adam et Eve. Toutefois, j'éviterai de suivre de trop près le libellé de son discours, afin de ne pas m'en faire l'esclave. Pour des auteurs issus de familles aussi différentes, cette attitude peut surprendre — au moins autant que le grand nombre de concordances d'opinion que nous présentons sur le fond. Dans plus d'un cas, je n'ai pas à lui opposer d'antithèse — je reprends son propos en poussant la réflexion plus loin. J'entends le concept de logique dans une acception plus large qu'il ne le fait; ce que je vois d'abord, ce sont les procédures concrètes adoptées par la sociologie, et non pas les règles générales ou la méthode déductive. Dont je ne traiterai pas ici la problématique propre en sociologie.

Je préfère partir de la distinction qu'établit Popper entre l'abondance du savoir et l'infinité de l'ignorance. Voilà bien une distinction parfaitement recevable — et certainement en sociologie. Cette discipline se voit sans cesse rappeler que — jusqu'à présent — elle n'a pas réussi à produire un corpus de lois reconnues, comparables à ceux que présentent les sciences naturelles. Cette distinction est grosse cependant d'un prolongement douteux, qui repose

- 62) POPPER, *La logique des sciences sociales*, quatorzième thèse.
- 63) WELLMER, *op. cit.*, p. 12.
- 64) Cf. WELLMER, *Ibid.*, p. 23 sq.
- 65) ALBERT, *Dans le dos du positivisme ?*
- 66) ALBERT, *Le mythe de la raison totale*, section 6.

## TEXTE 2.

- 1) Voir KANT I., *Kritik der reinen Vernunft*, Inselausgabe, pp. 553 sq.; HEGEL G. F., *Wissenschaft der Logik*, Stuttgart, 1949, 2ème partie, pp. 289 sq.; et enfin, NIETZSCHE, en de nombreux passages.
- 2) « *Soziologie und empirische Sozialforschung* », in: *Frankfurter Beiträge zur Soziologie*, vol. 4, Excursus, Francfort, 1956, p. 112.
- 3) HORKHEIMER M. et ADORNO T. W., *Dialektik der Aufklärung*, Amsterdam, 1947, p. 50.
- 4) DURKHEIM E., *Les Règles de la méthode sociologique*, Paris, 1950, pp. 6 sq.
- 5) REIGROTZKI E., *Soziale Verflechtungen in der Bundesrepublik*, Tübingen, 1956, p. 4.
- 6) Voir « *Ideologie und Handeln* », in: *Sociologica II. Reden und Vorträge*, publié sous la direction de HORKHEIMER M. et ADORNO T. W., *Sociologica II. Reden und Vorträge. Frankfurter Beiträge zur Soziologie*, vol. 10, 2ème édition, Francfort, 1967, pp. 47 sq.
- 7) Voir KÖNIG R., « *Beobachtung und Experiment in der Sozialforschung* », in: *Praktische Sozialforschung*, Cologne, 1956, II, p. 27.
- 8) HEGEL G. F., *Grundlinien der Philosophie des Rechts*, édition Lasson, Leipzig, 1921, par. 318, p. 257.

## TEXTE 3.

Notes ajoutées par Popper à l'édition anglaise du livre: « *The Positivist Dispute in German Sociology* », traduction ADEY G. et FRISBY D., Londres, Heinemann, 1976.

- NDA, 1 Ce que mes opposants de Francfort appellent positivisme me semble coïncider avec ce que j'appelle « naturalisme déplacé ». Ils tendent à ignorer le fait que je le rejette.
- NDA, 2 Depuis que ceci a été écrit, en 1961, il y a eu une forte réaction à l'encontre des théories critiques ici.
- NDA, 3 Dans les sciences sociales, les prémisses de l'explication consistent usuellement en un modèle de situation et en ce qu'on appelle le « principe de rationalité ». Les « explications de logique situationnelle » sont discutées rapidement dans mes thèses 25 et 26, ci-dessous.
- NDA, 4 Pour une discussion plus complète (et quelques exemples) d'une théorie objective de

la compréhension, voir mon article « *On the Theory of the Objective Mind* » qui forme le chapitre 4 de mon livre *Objective Knowledge*, Oxford, 1972.

NDA, 5 Voir mon *Conjectures and Refutations*, p. 152.

Notes du traducteur.

- NDT, 1 La précision à propos de Kant vient de l'édition anglaise (article corrigé et complété par Popper).
- NDT, 2 Ce mot est un ajout de l'édition anglaise.
- NDT, 3 Le contenu de la parenthèse est un ajout de l'édition anglaise. Voir aussi *The Open Society and its Enemies*, II, chap. 2, note 93.
- NDT, 4 Cette précaution entre parenthèses est un ajout de l'édition anglaise.
- NDT, 5 Voir *The Poverty of Historicism* et *The Open Society and its Enemies*; dans le deuxième volume de ce dernier ouvrage, en particulier le chapitre 13 sur la sociologie de la connaissance.
- NDT, 6 « et de les empêcher d'influencer le cours » est un ajout de l'édition anglaise.
- NDT, 7 « est elle-même un principe régulateur » est un ajout de l'édition anglaise.
- NDT, 8 « intéressants » est un ajout de l'édition anglaise.
- NDT, 9 Sur la théorie de la vérité de Tarski, voir notamment le chapitre 9 de *Objective Knowledge* et les chapitres 20 et 32 de l'auto-biographie de Popper, *Unended Quest*.
- NDT, 10 Cette dernière phrase est un ajout de l'édition anglaise.
- NDT, 11 La précision « par rapport à des idées sociales » et la référence à la 22ème thèse viennent de l'édition anglaise.
- NDT, 12 Cette citation de Xénophane est le fragment 18 dans DIELS, *Vorsokratiker*, I, p. 133.

## TEXTE 4.

- 1) HEGEL G. F., *Grundlinien der Philosophie des Rechts*, édition Glockner, Stuttgart, 1927, p. 318.
- 2) HEGEL G. F., *Wissenschaft der Logik*, 2ème partie, édition Glockner, Stuttgart, 1927, pp. 110 sq.

## TEXTE 6.

- 1) ADORNO T. W., *Sur la logique des sciences sociales*.
- 2) Voir NAGEL E., *The Structure of Science*, Londres, 1961, pp. 380 sq.
- 3) Voir HORKHEIMER M. et ADORNO T. W., *Dialektik der Aufklärung*, Amsterdam, 1947, pp. 13 sq.
- 4) ADORNO, *op. cit.*.